**Voici une proposition de textes en écho aux événements que nous avons traversés.**

*Plusieurs activités sont possibles :*

* *Une simple lecture orale par le professeur suivie d’un échange avec les élèves.*
* *Un surlignage des mots qui font écho à leur vécu dans le texte*
* *Une mise en voix seul ou à plusieurs*
* *Une activité d’écriture poétique pour coucher sur le papier ses émotions*

**Philippe Missotte et Jean-Marie Tjibaou*, Kanaké, Mélanésien de Nouvelle Calédonie*, éditions du Pacifique**

Que chacun arrache de son cœur l’arbre de la discorde

Nos ancêtres jetaient à l’eau l’arbre du deuil

Nous le jetterons dans le feu

Nous voulons que soit brûlée la haine

Et que soit clair le chemin de notre avenir

Et fraternel le cercle que nous ouvrons à tous les autres peuples

Tel est le cri que je lance !

**David Diop, *les Heures***

Il y a les heures pour rêver
dans l’apaisement des nuits au creux du silence
Il y a des heures pour douter
et le lourd voile des mots se déchire en sanglots
Il y a des heures pour souffrir
le long des chemins de guerre dans le regard des mères
Il y a des heures pour aimer
dans les cases de lumière où chante la chair unique
Il y a ce qui colore les jours à venir
comme le soleil colore la chair des plantes
Et dans le délire des heures
dans l’impatience des heures
le germe toujours plus fécond
des heures d’où naîtra l’équilibre.

**Yannis Ritsos (1909 - 1990), traduit du grec par l'auteur, Revue Europe, août-septembre 1983**

Le rêve de l’enfant, c’est la paix.

Le rêve de la mère, c’est la paix.

Les paroles de l’amour sous les arbres

c’est la paix.

Quand les cicatrices des blessures se ferment sur le visage

 du monde

et que nos morts peuvent se tourner sur le flanc et trouver

 un sommeil sans grief

en sachant que leur sang n’a pas été répandu en vain,

c’est la paix.

La paix est l’odeur du repas, le soir,

lorsqu’on n’entend plus avec crainte la voiture faire halte

 dans la rue,

lorsque le coup à la porte désigne l’ami

et qu’en l’ouvrant la fenêtre désigne à chaque heure le ciel

en fêtant nos yeux aux cloches lointaines des couleurs,

c’est la paix.

La paix est un verre de lait chaud et un livre posés devant

 l’enfant qui s’éveille.

Lorsque les prisons sont réaménagées en bibliothèques,

lorsqu’un chant s’élève de seuil en seuil, la nuit,

à l’heure où la lune printanière sort du nuage

comme l’ouvrier rasé de frais sort de chez le coiffeur du quartier,

 le samedi soir

c’est la paix.

Lorsque le jour qui est passé

n’est pas un jour qui est perdu

mais une racine qui hisse les feuilles de la joie dans le soir,

et qu’il s’agit d’un jour de gagné et d’un sommeil légitime,

c’est la paix.

Lorsque la mort tient peu de place dans le cœur

et que le poète et le prolétaire peuvent pareillement humer

le grand œillet du soir,

c’est la paix.

Sur les rails de mes vers,

le train qui s’en va vers l’avenir

chargé de blé et de roses,

c’est la paix.

Mes Frères,

au sein de la paix, le monde entier

avec tous ses rêves respire à pleins poumons.

Joignez vos mains, mes frères.

C’est cela, la paix.

**3 poèmes de Nazim Hikmet**

**1**

**LES ENNEMIS**

Ils sont les ennemis de l’espoir ma bien-aimée

De l’eau qui ruisselle, de l’arbre à la saison des fruits,

de la vie qui pousse et s’épanouit.

Car leur front marqué du sceau de la mort,

– dent pourrie, chair décomposée –

ils vont disparaître à jamais.

Et bien, sûr ma bien-aimée, bien sûr,

Sans maître et sans esclaves

Ce beau pays deviendra un jardin fraternel!

Et dans ce beau pays la liberté

Ira de long en large

Magnifiquement vêtue

de son bleu de travail.

Ils sont les ennemis de Redjeb, tisserand à Brousse,

Les ennemis de Hassan, ajusteur à l’usine de Karabuk,

Les ennemis de la vielle Hatdjen , la paysanne pauvre,

Les ennemis de Suleyman, l’ouvrier agricole,

Les ennemis de l’homme que je suis, que tu es,

Les ennemis de l’homme qui pense.

Mais la patrie est la maison de ces gens-là,

Ils sont donc ennemis de la patrie, ma bien-aimée.

Nos bras sont des branches chargées de fruits,

L’ennemi les secoue, l’ennemi nous secoue jour et nuit,

Et pour nous dépouiller plus facilement, plus tranquillement,

Il ne met plus la chaîne à nos pieds,

Mais à la racine même de nos têtes, ma bien-aimée.

**2**

**VIVRE**

Pense Taranta-Babu :

Le coeur

La tête

et le bras de l'homme

fouillant les entrailles de la terre

ont créé de tels dieux d'acier aux yeux de feu

qu'ils peuvent écraser la terre

d'un coup de poing.

L'arbre qui donne des grenades une fois par an

peut en donner mille fois plus.

Si grand, si beau est notre monde

et si vaste, si vaste, le bord des mers

que nous pouvons tous chaque nuit

nous allongeant côte à côte

sur les sables d'or chanter les eaux étoilées.

Que c'est beau de vivre, Taranta-Babu

Que c'est beau de vivre

comprenant le monde comme un livre

le sentant comme un chant d'amour

s'étonnant comme un enfant

VIVRE !

Vivre un à un

et tous ensemble

comme on tisse une étoffe de soie

Vivre comme on chante en choeur

un hymne à la joie

Vivre...

Et pourtant quelle drôle d'affaire Taranta-Babu

Quelle drôle d'histoire

Que cette chose incroyablement belle

que cette chose indiciblement joyeuse

soit tellement dure aujourd'hui

tellement étroite

tellement sanglante

tellement dégoûtante

**3**

**LA PLUS DROLE DES CREATURES**

Comme le scorpion, mon frère,

tu es comme le scorpion

dans une nuit d’épouvante.

Comme le moineau, mon frère,

tu es comme le moineau

dans ses menues inquiétudes.

Comme la moule, mon frère,

tu es comme la moule

enfermée et tranquille.

Tu es terrible, mon frère,

comme la bouche d’un volcan éteint.

Et tu n’es pas un, hélas,

tu n’es pas cinq,

tu es des millions.

Tu es comme le mouton, mon frère,

quand le bourreau habillé de ta peau,

quand le bourreau lève son bâton

tu te hâtes de rentrer dans le troupeau

et tu vas à l’abattoir en courant, presque fier.

Tu es la plus drôle des créatures, en somme,

plus drôle que le poisson

qui vit dans la mer sans savoir la mer.

Et s’il y a tant de misère sur terre,

c’est grâce à toi, mon frère.

Si nous sommes affamés, épuisés,

si nous sommes écorchés jusqu’au sang,

pressés comme la grappe pour donner notre vin,

irai-je jusqu’à dire que c’est de ta faute ? Non,

mais tu y es pour beaucoup, mon frère.

1948

Traduit du turc par Hasan Gureh

In, « Nâzim Hikmet, anthologie poétique »

Scandéditions, 1993

**2 poèmes de Tahar Ben Jelloun**

1

Chaque visage est un miracle

Un enfant noir, à la peau noire, aux yeux noirs,

Aux cheveux crépus ou frisés, est un enfant.

Un enfant blanc, à la peau rose,

Aux yeux bleus ou verts,

Aux cheveux blonds ou raides, est un enfant.

L’un et l’autre, le noir et le blanc,

Ont le même sourire quand une main leur caresse le visage.

Quand on les regarde avec amour et leur parle avec tendresse.

Ils verseront les mêmes larmes si on les contrarie, si on leur fait du mal.

Il n’existe pas deux visages absolument identiques.

Chaque visage est un miracle, parce qu’il est unique.

Deux visages peuvent se ressembler,

Ils ne seront jamais tout à fait les mêmes.

Vivre ensemble est une aventure où l’amour,

L’amitié est une belle rencontre avec ce qui n’est pas moi,

Avec ce qui est toujours différent de moi et qui m’enrichit.

2

Dans mon pays

Dans mon pays

On ne prête pas

On partage.

Un plat rendu

N’est jamais vide ;

Du pain

Quelques fèves

Ou une pincée de sel.

**Aimé Cesaire**

Demain

Je suppose que le monde soit une forêt. Bon !

Il y a des baobabs, du chêne vif, des sapins noirs, du noyer blanc ;

Je veux qu’ils poussent tous, bien fermes et drus, différents de bois, de port, de couleur,

mais pareillement pleins de sève et sans que l’un empiète sur l’autre,

différents à la base,

mais oh !

que leurs têtes se rejoignent oui très haut dans l’éther

égal à ne former pour tous

qu’un seul toit

Je dis l’unique toit tutélaire…

**Edouard Glissant**

IN MEMORIAM

—

Le vent, le froid, les drapeaux, la nuit,

Le froid, les balles, les drapeaux, la suie,

Crachats rapides entre les cris.

—

On attend cette nuit dans les cours et les aires

La mort de la menace et la venue des fruits.

—

Tu sais — ceux qui chantaient quand la ville brûlait,

Ceux qui mangeaient de l'herbe aux rebords des fossés,

Ceux qui tombaient en tas en marchant vers les balles.

—

La fatigue est venue aux paupières des femmes.

Elles n'accoucheront avant la mort de l'aube

Que si le puits s'emplit des sueurs de l'étable,

Que si ta main presse ma hanche.

—

Mais, dans la nuit,

La marche interminable au bûcher.

—

Ton sang demande à s'épancher.

Je me souviens : dans le pré vert où tu marchais,

Le cri impitoyable du coucou

Me rappelait ton cou si chaud

Où le sang ne se plaisait plus.

—

Soleil mangeur de chair,

Rives criant de faim,

Cri des volailles égorgées,

Font se dresser les arbres aux bords des marécages

Où les poissons s'écaillent sur la vase assoiffée.